



Directeur de la publication  
Camille Cabanis

Directeur de la rédaction  
Nasser El-Ansary

Coordination éditoriale  
Ruthia Dhiri

Iconographie  
Renée Nouzeilles

Conception  
Didier Chapelot

Maquette  
Tonnerre de Beest

Phototypage et impression  
Relais graphique

Credits photographiques  
Photographes et agences cités.

Ce numéro 14 de l'IMA  
exposition a été réalisé par  
la Direction des Actions  
culturelles  
Mohamed Mézali

Actions éducatives  
Ouassila Oussouk

© Institut du Monde Arabe

Avec le soutien du Fonds  
d'action sociale

EXPOSITIONS  
ITINÉRANTES  
DISPONIBLES

- Institut du Monde Arabe
- Une introduction à l'histoire  
des pays arabes
- Le Maghreb : l'Occident arabe
- L'Orient arabe, de la vallée du  
Nil à la Mésopotamie
- Les pays arabes  
de l'Afrique de l'Est  
et les Comores
- Le Golfe et la péninsule  
arabique
- Les sciences arabes
- L'Islam
- Des femmes dans les pays  
arabes
- Les croisades
- La Méditerranée, périples  
d'une civilisation
- La calligraphie
- L'art de l'enluminure  
au Maghreb du XII<sup>e</sup> siècle  
au XX<sup>e</sup> siècle
- La musique arabe dans  
tous ses états
- La Palestine des créateurs
- Caricatures arabes
- La casbah d'Alger
- L'Afrique au regard  
du cinéma colonial
- Beyrouth forum des arts,  
1950-1975
- Al-Andalus

EN COURS DE  
RÉALISATION

- La littérature arabe
- L'Algérie

Pour tous renseignements :  
Actions éducatives  
Téléphone : 01.40.51.39.12

Institut du Monde Arabe  
1, rue des Fossés-Saint-Bernard  
75005 Paris

Téléphone (standard) :  
01.40.51.38.38

INSTITUT  
DU MONDE  
ARABE



# LE MAROC, UNE CRÉATIVITÉ MILLÉNAIRE

## *Le Maroc arabe*

*Le Maroc, terre d'exception, plonge ses racines dans mille et mille ans d'histoire et déploie une culture tout à la fois multiple et unique.*

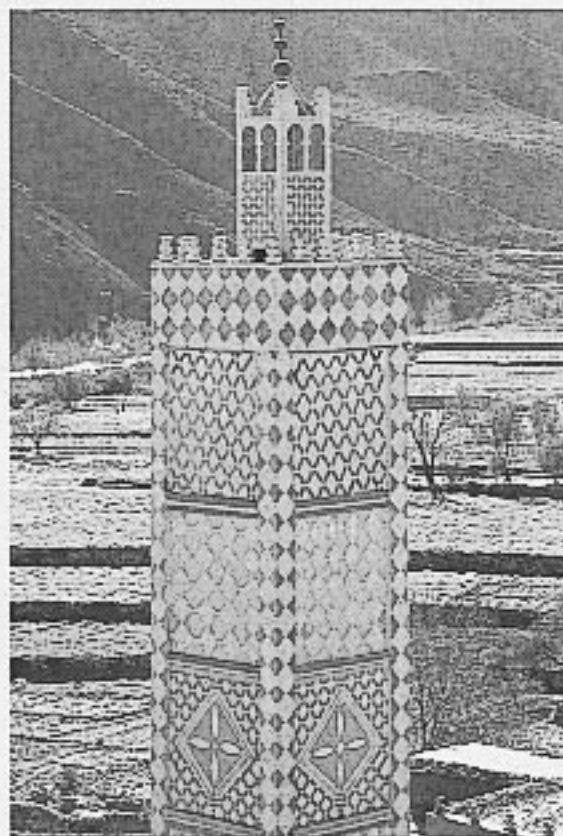
*Le Maroc est la porte du monde arabe et de l'Afrique de l'Ouest, le seuil de la Méditerranée. C'est en prenant appui sur le sol marocain que les Arabes gagnèrent l'Espagne et s'y taillèrent un royaume, al-Andalus, y diffusant l'islam et la langue arabe. Pendant ces siècles de coexistence, la culture espagnole s'est abreuvée aux sciences et aux arts des conquérants ; elle s'est trouvée enrichie par la langue arabe et en conserve l'empreinte dans son vocabulaire. À la fin du Moyen Âge, c'est dans toute l'Europe que, à partir d'al-Andalus, se diffusent les sciences et les arts, en un grand élan qui apporte sa pierre à l'édifice de la Renaissance.*

*Le Maroc a fait bien plus que transmettre ce savoir qui, venu du monde arabe, a poursuivi son développement en Occident. Lorsque les Arabes en recueillent les fruits, aujourd'hui, ne s'agit-il pas d'un « un échange de bons procédés » ?*

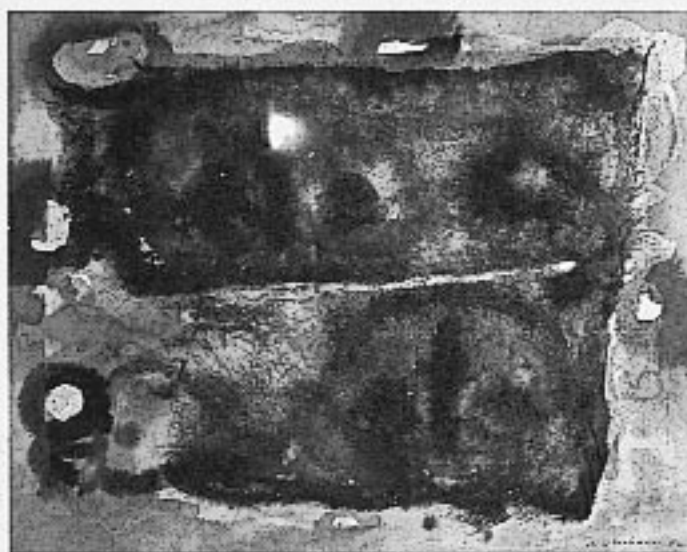
*Le Maroc, tout au long de son histoire, a su conserver un patrimoine et une authenticité qui transparaissent avec éclat dans son architecture, sa musique, ses us et coutumes, ses costumes, ses riches parures...*

*Cette exposition, destinée au grand public, permet de faire connaître ce pays, participant ainsi à l'une des missions de l'Institut du monde arabe et plus encore en cette année du Temps du Maroc.*

Nasser El-Ansary  
Directeur général de l'IMA



Mosquée Tadmor © C. Tréa/IMA (photodisque)



Ahmed Cherkaoui



Tan Tan. Côte atlantique © C. Tréa/IMA (photodisque)

# REPÈRES HISTORIQUES

**L**e Maroc, en arabe *Al-Maghrib al-aqṣā* (l'Occident extrême), est situé au nord-ouest de l'Afrique, entre Méditerranée et Atlantique. Il est traversé par les chaînes du Rif et de l'Atlas et borné par les hauts plateaux pierreux du Sahara. Ces frontières naturelles en font un ensemble géographique et culturel cohérent.



© C. Tréjal/IMA (photodélicat)

Il y a environ 700 000 ans, l'homme de l'Atlas ou Atlanthropus, un *Homo erectus*, s'est installé dans tout le Maghreb. On trouve des vestiges de la période néolithique près de Larache et des gravures rupestres à Oukaimeden, Yagour et dans les régions sahariennes.

La fête du trône est l'occasion de renouveler l'allégeance, *bay'a*, du peuple à son souverain.



© C. Tréjal/IMA (photodélicat)

407 av. J.-C., Hannon, navigateur carthaginois, explore la côte de l'Afrique occidentale, depuis les colonnes d'Hercule (Gibraltar) jusqu'au Golfe de Guinée. Dans *Le Périple d'Hannon*, il est fait mention pour la première fois de ce qui deviendra le Maroc.

II<sup>e</sup> siècle, l'empereur romain Claude crée la Maurétanie Tingitane, province de peuplement et d'exploitation gouvernée par un procurateur à Tingis (Tanger).

V<sup>e</sup> siècle, les Vandales s'installent à Tingis et à Septem (Ceuta).

VI<sup>e</sup> siècle, les Byzantins occupent à leur tour l'Afrique du Nord ; ils sont présents, dans cette partie extrême, à Ceuta.

VIII<sup>e</sup> siècle, l'Afrique du Nord est conquise par les Arabes, dont un très petit nombre parvient à l'extrême nord-ouest du continent. Le Maghreb passe sous l'autorité du calife de Damas.

740, les tribus berbères, devenues musulmanes, se révoltent au nom du kharijisme, voie puritaine de l'islam qui prône l'égalité entre les croyants quel que soit leur statut social, leur origine ou leur race.

788-974, les Idrissides s'imposent dans le nord-ouest du Maghreb. À la même époque, des tribus zénètes s'installent notamment à Sijilmassâ.

XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, les Almoravides (1055-1147) puis les Almohades (1147-1269) fondent de puissantes dynasties réunissant sous leur autorité une grande partie ou l'ensemble du Maghreb ainsi que l'Espagne musulmane.

1269-1544, Les Mérinides étendent leur pouvoir au Maghreb central. Le pouvoir revient aux Ouattassides.

1415, les Portugais s'emparent de Ceuta et, à partir de 1471, occupent Tanger et des villes de la côte atlantique.

1492, la chute de Grenade marque le renversement des rapports de puissance entre princes chrétiens et musulmans.

XVI<sup>e</sup> siècle, le pouvoir des Ouattassides vacille, les Saadiens soumettent le Sous, prennent Marrakech (1524) et s'emparent de Fès (1548). Ils engagent une guerre contre les Portugais et reprennent les villes côtières.

1578-1603, le règne d'Ahmad al-Mansour al-Dhabi. Le Doré marque l'apogée de la dynastie des chorfas saadiens (1505-1666). Il contrôle l'or du Soudan occidental, organise l'État. À sa mort, le royaume sombre dans l'anarchie.



© C. Tréjal/IMA (photodélicat)

La mosquée de Casablanca est inaugurée par Hassan II, le 30 août 1993. Cette mosquée colossale possède le minaret le plus haut du monde.

1666, les Alaouites s'emparent du pouvoir, qu'ils détiennent toujours. Moulay Ismaïl (1672-1727) réduit ses opposants et les tribus révoltées. Il chasse les Anglais et les Espagnols de plusieurs villes côtières mais ne peut reprendre Ceuta ni Mlilya (Melilla). En 1701, il échoue au Maghreb central contre les Turcs ; cependant, il consolide la frontière de l'Est.

1845, le Maroc doit faire face aux ambitions des Européens.

1906, la conférence d'Algésiras reconnaît aux Français et aux Espagnols des droits particuliers sur le pays.

1912, la convention de Fès établit un protectorat français sur le Maroc.

1925, dans les montagnes du Rif, la guerre atteint son paroxysme contre les tribus fédérées en une République par Abd el-Krim. Après des années de combat où il inflige des pertes sévères aux armées française et espagnole, il est contraint à la reddition.

1930, Allal el-Fassi constitue avec un groupe de jeunes universitaires le premier parti politique au Maroc, le Comité d'action marocaine.

1943, Les mouvements nationalistes fondent le parti d'*al-Istiqlâl*, l'Indépendance.

1947, le sultan Mohammed V prend la tête du mouvement nationaliste en s'appuyant sur la bourgeoisie et les intellectuels. Il est déposé par l'alliance des forces colonialistes.

2 mars 1956, l'indépendance est proclamée. Elle est l'aboutissement des négociations entre la France et le sultan Mohammed V revenu d'exil.

3 mars 1961, le roi Hassan II succède à son père Mohammed V.

1962, par référendum, le peuple approuve le projet de « monarchie constitutionnelle, démocratique et sociale ». Le régime repose sur trois institutions, la royauté, le parlement et le gouvernement. Cette constitution est modifiée plusieurs fois. En 1992, le pouvoir du parlement est renforcé et un Conseil constitutionnel mis en place.

Le Maroc revendique des territoires, Ceuta et Mlilya au nord et le Sahara occidental au sud du pays. La Marche verte de 1975 et un référendum toujours repoussé n'ont pas résolu le dossier du Sahara.



© J. Dray/Mélanorphotos/Médina, Médines

Lors du moussem de Moulay Idriss II, fondateur mythique de la ville de Fès en 809, toutes les corporations artisanales se rassemblent et portent des plateaux à encens sur la tête. Les étudiants des écoles coraniques se joignent à eux, ainsi que les membres des confréries et les porteurs de poupées géantes habillées du costume des marabouts de Fès.



© C. Trépoil/IMA (photothèque)

La forme romanesque apparaît, dans la littérature marocaine, au début du siècle. La parution, en 1957, de la biographie romancée d'Abdel-Méjid Benjelloun, *De l'enfance (Fi al-toufanda)*, marque la naissance du roman marocain de langue arabe. Dans les années 1960 et 1970, avec l'indépendance du pays, les bouleversements de la société et les choix qui se posent entre tradition/modernité, société arabe/société occidentale, rurale/citadine, une littérature engagée voit le jour. Ensuite, les romanciers privilégient la recherche sur les formes romanesques et délaissent l'aspect politique. *L'Exil (al-Chorba)*, 1971 d'Abadallah Laroui sert de repère à cette nouvelle orientation. Grâce à sa vitalité, la jeune littérature marocaine de langue arabe s'est trouvée une reconnaissance et un public. Certains auteurs connaissent une consécration internationale. Le roman marocain de langue française prend son essor pendant la colonisation. Mais l'expression classique d'Ahmed Sefrioui (*Le Chapelot d'ambre*, 1949 ou *La Boîte des merveilles*, 1954) est bousculée par Driss Chraïbi, qui fait une entrée remarquée cette même année 1954 avec *Le Pasaj simple*, où il marque la rupture avec l'ordre colonial et la société traditionnelle. Il ouvre, livre après livre, la voie de la révolte sociale et de la contestation politique. On voit apparaître, dans la seconde moitié des années 1960, une nouvelle génération d'écrivains et d'artistes comme Mohamed Khair-Eddine et d'autres encore autour de la revue *Souffles* d'Abdellatif Laïbi. Les années 1980 sont celles de la maturité pour le roman marocain de langue française. Il assume désormais pleinement le choix de cette langue. Il cultive cependant de manière plus manifeste une certaine "marocanité" dans le propos qui flatte le goût de l'exotisme chez les lecteurs. Ainsi Tahar Ben Jelloun reçoit le prix Goncourt (1987).



© C. Trépoil/IMA (photothèque)

La légende raconte qu'au X<sup>e</sup> siècle une caravane de pèlerins de retour de La Mecque aurait été bouleversée par le spectacle des roses de Damas et en aurait rapporté des boules.



© C. Trépoil/IMA (photothèque)

La fantasia symbolise la virtuosité guerrière, elle assure la perpétuation de la tradition équestre. Elle reproduit les assauts de la stratégie arabe et berbère.

Plusieurs dizaines de cavaliers s'élancent dans un même mouvement, font tourner leurs fusils en l'air et déchargent dans une seule détonation dans un nuage de poussière et de poudre, baroud.



© C. Trépoil/IMA (photothèque)

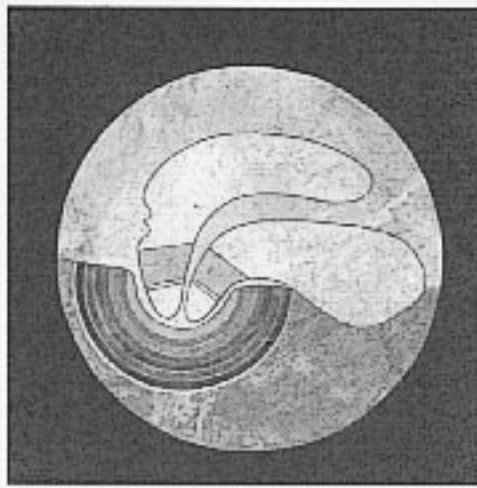
Les premiers journaux marocains voient le jour à partir de 1946 et sont les organes des partis politiques. En 1962, au lendemain de l'indépendance (1956), la Constitution accorde à la presse une liberté surveillée. Officiellement, le Maroc possède à ce jour 406 titres dont 262 en arabe et 144 en français. Le tirage global de la presse quotidienne oscille entre 550 000 et 600 000 exemplaires. Depuis 1993, les journaux affichent une dimension critique croissante et les publications nouvelles se multiplient. On compte environ un millier de journalistes, dont quelque 60 % ont été formés à l'Institut supérieur du journalisme, ouvert en 1969.

À partir des années 1960, de nombreuses revues témoignent de la vitalité littéraire et culturelle du pays : *Afaq* (1963) de l'Union des écrivains marocains ; *Souffles* (1966-1972) d'Abdellatif Laïbi ; *Jumalif* (1968-1988) de Zakya Daoud, où collaborent la plupart des intellectuels marocains ; *Intégrale* (1973-1980) de Mostapha Nissabouri ; *Alfanjij al-Jadida* (1974-1984) créée par Mohamed Bennis ; *Prologues* (1993) d'Abdou Filaly-Ansary.

La population du Maroc est polyglotte. L'arabe littéral occupe la place centrale : langue sacrée, langue universitaire, langue des médias. Dans les échanges quotidiens, les Marocains parlent l'arabe dialectal qui comporte des nuances d'une ville et d'une région à l'autre qui font sa richesse. Le berbère, amazigh, possède une langue savante pour la poésie et le chant mais chaque communauté a un parler propre : rifain, chleuh, nejrassi. Les Marocains emploient aussi le français, langue du pouvoir économique et technocratique ; au Nord du pays, ils pratiquent également l'espagnol.

L'expression théâtrale est également récente dans le monde arabe et le Maroc ne fait pas exception. C'est en 1923 que s'ouvre un premier théâtre à Tanger et que se constitue, dans le même temps, la toute première troupe, celle de l'école Moulay Idriss de Fès. Puis des troupes professionnelles voient le jour avec Abdel-Wahed el-Chaoui à Fès, Mostafa al-Jazar à Marrakech et bien d'autres compagnies à Rabat et Salé. Leurs activités subissent un coup d'arrêt pendant la Seconde Guerre mondiale. Elles seront relayées par de nouvelles troupes. L'Étoile maghrébine à Fès et al-Manar à Casablanca se spécialisent dans les pièces historiques. En 1950, la troupe La Jeunesse de l'art monte *Mon oncle Saleh*, pièce écrite en arabe dialectal marocain. Son auteur, Ahmed Tayyeb al-Alj, est l'un des artisans de la renaissance du théâtre marocain.

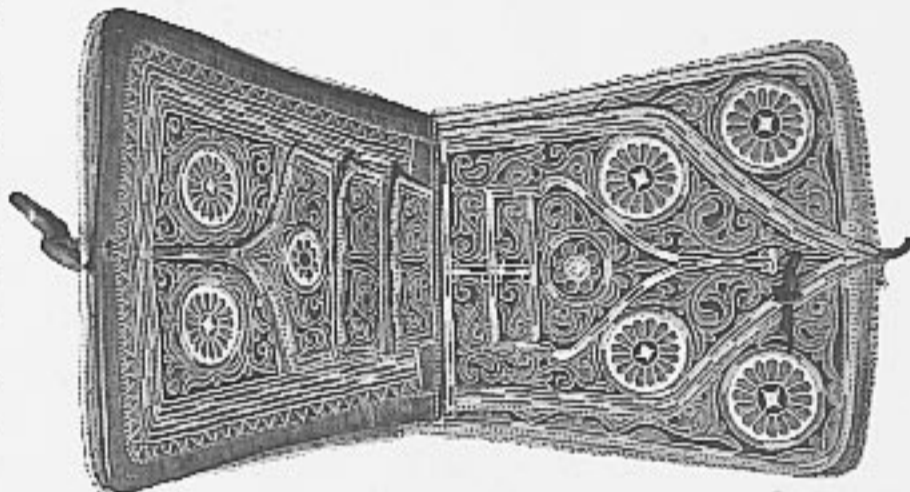
La grande figure du théâtre marocain et arabe est Taïeb Siddiki. Il doit sa formation d'acteur à Ahmed Tayyeb al-Alj, Muhammad Afifi et Khadija Jamal. Il crée de nombreuses compagnies, travaille notamment avec des ouvriers, acteurs amateurs. Il monte des pièces d'après Gogol, Tawfiq al-Hakim ou Brecht. En 1962, il découvre le théâtre de l'absurde et alterne dès lors théâtre classique et expérimental. Il pose les bases théoriques du style *ihifali* (cérémonial ou carnavalesque) qui se développe aussi bien en Égypte qu'au Liban, en Syrie et plus tard en Palestine. À l'heure actuelle, la troupe la plus célèbre est celle du Théâtre du Jour, née en 1983. Elle est servie par Abdel-Wahed al-Zarwali, Abdel-Wahed Aouzari et Thourya Jibran.



Faraf Belkahlia 1983

Au début du <sup>XX</sup> siècle, avec le protectorat, de nombreux peintres européens s'installent au Maroc et apportent avec eux la technique de la peinture sur chevalet.

Dans le même temps, à Tanger, une première génération de Marocains autodidactes, al-Mnebbi et Rbati, peignent à la gouache des images de la vie locale. Ils sont les précurseurs de nombreux autres peintres qui pratiquent une peinture spontanée, naïve, d'inspiration populaire : Moulay Ahmed Drissi, Mohamed Ben Allal, Yacoubi, Lagzouli... Dans les années 1960 émergent de nouveaux talents, Ahmed Cherkaoui et Jilali Charbaoui. Ils sont considérés comme les fondateurs de la peinture marocaine contemporaine. En 1964, les peintres Belkahlia, Chebba et Melehi, mènent un travail de réévaluation de l'héritage artistique local pour l'intégrer à une esthétique contemporaine. Ils organisent en 1969 une exposition-manifeste sur la célèbre place Jema'a el-Fna de Marrakech. De plus, les galeries de Rabat et de Casablanca (Mamounia, Bab Rouah, Structures BS, Atelier, Nadar, Le Savouroux, Venise cadre...) parviennent à faire connaître les différents courants artistiques représentés entre autres par Rabi, Chaïbia, Belkahlia, Kacimi et Bellamine.



© C. Trévisani (photothèque)



© C. Trévisani (photothèque)

Le foisonnement et l'audace des couleurs sont la caractéristique principale des arts traditionnels au Maroc. Broderies de soie rouge, bleue et violette au point de Fès ; rouge, orange, vert et bleu dans celles de Meknès et de Rabat, Tétouan, Chefchaouen... On retrouve ces couleurs dans les enluminures, les émaux, les tapis alors que les verts et les bleus avec des touches de jaune dominent dans la céramique. Dans les tapis ruraux, les motifs géométriques, losanges, chevrons, damiers ou étoiles, les animaux stylisés, les couleurs jaune, orangé, bleu, vert, blanc ou noir disent l'appartenance tribale ou régionale. Ces graphismes se retrouvent dans les tatouages des visages et des mains, les bijoux et les poteries. Ils sont assemblés dans un jeu subtil de ruptures qui dément l'impression première de continuité et d'uniformité.

Les tapis citadins, de Rabat et de Fès, à fond rose ou rouge, très prisés de la bourgeoisie, sont devenus l'archétype de la réussite sociale.

La colonisation et la modernisation ont apporté des transformations : brassage des traditions, utilisation de colorants synthétiques, naissance des ateliers des coopératives qui travaillent d'après canevas pour réaliser broderie, tapis, céramique et tentent de satisfaire le goût des nouveaux acheteurs.

La musique arabo-andalouse s'adresse à des connaisseurs rompus à toutes ses subtilités et se pratique dans les villes de Fès, Rabat, Tétouan, Chefchaouen, Tanger... Elle se compose de deux styles. Le premier est appelé *al-âla* (instrumental), le second est dit *gharnati* (grenadin) en référence à la ville de Grenade.

Dans l'Atlas et l'Anti-Atlas, deux formes retiennent l'attention, l'*al-touach* et l'*ahidous*. Synthèse de danse, chant, poésie et percussions, elles se déroulent toujours en plein air, regroupent tous les membres d'un village et se déploient avec une force musicale incommensurable.

La chanson dénommée *izlan* effectue le trait d'union entre la tradition et les tentatives de modernisation de la musique berbère et donne naissance à une chanson de variété très appréciée.

La musique populaire citadine se caractérise par une dynamique très poussée qui tend parfois vers la polyrythmie où se greffe l'effervescence des battements des mains ; la *daqqa* de Marrakech se hisse au premier plan. Cette musique de procession s'acheminant dans un accent très religieux vers une accélération allant jusqu'à la frénésie, constante de la musique du Maroc. En ville, il existe aussi des musiques populaires faites pour des lieux clos et l'intimité comme le *malhoun*, genre poétique dialectal.



© C. Trévisani (photothèque)